

PAUL BODIN

**Le Voyage
sentimental**

roman

nrf

GALLIMARD



**LE VOYAGE
SENTIMENTAL**

DU MÊME AUTEUR

nrf

ANNE-MARIE

LE VOYAGE SENTIMENTAL

PAUL BODIN

Le Voyage sentimental

roman

nrf

GALLIMARD

9^e édition

Extrait de la publication

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright by Librairie Gallimard, 1946.

A
JACQUES LEMARCHAND

Je t'aime, donc je ne te sais pas.

Paul VALÉRY.

AMOUR

Ce n'est pas la femme, c'est le sexe.
Ce n'est pas le sexe, c'est l'instant.
La folie de le diviser l'instant
Ou celle d'atteindre... quoi ?

P. V.

CHAPITRE PREMIER

Les deux hommes se serrèrent la main. Bompарт retint Alain par le bras. Il prit une mine humble, jeta un coup d'œil autour de lui et demanda :

— Vous croyez que ça va durer encore longtemps ?

— Quoi ? dit Alain.

— La guerre, dit Bompарт.

— Comment voulez-vous que je le sache ? dit Alain.

Il tendit de nouveau la main à Bompарт qui lui rendit une main molle et leva vers lui des yeux pleins de rancune. Alain considéra un instant ce pauvre visage d'homme fini, frustré des joies paisibles de la sénilité. Il eut envie de lui dire quelque chose d'encourageant.

— Ça ne peut plus durer longtemps. Tous les peuples ont besoin de la paix.

Le visage entier de Bompарт prit une discrète expression de dégoût.

— A demain, dit-il sèchement.

Alain, débarrassé de son collègue, se dirigea vers la bouche du métro Duroc. Juste en face de l'entrée, des hommes buvaient l'apéritif à la terrasse du café. Il y avait dans les verres un liquide brun rouge que dorait la fraîche lumière de juin.

C'était un turin sans saccharine que Christiane aimait bien, lorsqu'elle venait l'attendre à la sortie du bureau, de préférence les jours avec alcool. Alain chercha Christiane : son tailleur bleu, la tache claire de son chemisier, ses cheveux blonds. Deux hommes lui firent un signe amical. C'étaient Bargeot et Fronsard, des collègues, mais Christiane n'était pas là.

Il pensa que sa femme était en train de préparer le repas du soir dans sa petite cuisine. Peut-être voulait-elle dîner de bonne heure pour aller au cinéma ? Il fut satisfait à l'idée de manger bientôt. Ce n'était pas le maigre repas de la popote du ministère qui pouvait le rassasier et Christiane le savait. Elle préparait toujours, pour le soir, une solide platée de pommes de terre en robe des champs. En descendant les marches du métro, il vit le plat de faïence à fleurs violettes avec les pommes de terre. Malgré sa faim, il eut une sensation d'écoeurement.

Dans l'escalier qui menait au quai, il suivit la file des voyageurs. Il se sentit poussé par derrière mais il se mit à piétiner avec tous les autres, tant la foule était dense. Le portillon automatique se déclencha. Deux types se poussèrent pour passer et la porte se bloqua. Alain appuya une épaule contre le mur du couloir. Il regarda les voyageurs qui remontaient l'escalier en courant, de l'autre côté de la grille de fer.

Il pensa à la lettre qu'il avait reçue ce matin. Toute la journée, il y avait pensé. Il en rabâchait les mots.

« Mon cher Le Ray. Je passerai chez vous jeudi vers onze heures. J'ai l'impression que nous allons nous entendre. Bien cordialement. — LORAIN. »

Que pouvait lui vouloir le directeur de la galerie de Paris ? Des tableaux ? D'habitude, il ne se

dérangeait guère. Alain l'avait vu deux fois à la galerie pour lui vendre des tableaux. Il se souvenait de leur conversation, Lorain était plutôt sympathique, rond en affaires.

Le portillon se déclencha. Alain fut poussé avec les autres sur le quai. Il alla s'asseoir et s'adossa contre l'appareil à chocolat. Il chercha à rattraper des phrases de Lorain :

— C'est vous le peintre fonctionnaire ? Bon peintre et mauvais fonctionnaire. Non ? J'ai vu vos dernières toiles au Salon. Excellent. Je me demande comment vous faites pour rester dans un bureau avec un talent pareil.

Le métro glissa devant lui. Une porte s'ouvrit. On le poussa. Il alla se tasser contre les autres.

Il se demanda ce qu'il allait faire en rentrant. Il se dit qu'il allait terminer le report d'une pochade de Provence sur une grande toile. A moins que Christiane ne veuille sortir. Dans le métro, il y avait des femmes autour de lui. Elles se tenaient bien tassées et muettes. Une brune au visage placide était tout contre lui. Il sentait son parfum et la masse douce de ses seins contre son bras. Il pensa de nouveau à Christiane. Il la vit avec les yeux tristes qu'elle avait eus, la veille, après le repas du soir. Ce n'était pas la première fois. Mais pas plus que les autres soirs, elle n'avait voulu lui donner d'explication.

Il chercha une fois de plus pourquoi elle avait pleuré, juste en se donnant à lui. Jamais cela ne lui arrivait. Il s'était retiré. C'était elle qui l'avait repris et qui l'avait serré contre elle jusqu'à ce qu'il se plaigne doucement comme d'habitude, les lèvres dans ses cheveux. Les battements de leur cœur s'étaient apaisés et ils s'étaient endormis dans une tristesse heureuse. Toute la nuit, Alain avait senti le corps de sa femme contre lui : un

corps qui s'abandonnait dans le creux du sien et qui se reprenait brusquement et s'éloignait comme si Alain l'avait gênée pour dormir. Plusieurs fois, il avait posé sa main sur elle. Chaque fois elle avait bougé et reculé.

Au matin, Christiane était à peine réveillée lorsque Alain s'était levé. Il avait fait lui-même son café comme d'habitude. Il s'était approché d'elle sans bruit pour l'embrasser. Elle s'était alors dressée d'un seul coup, comme si elle attendait ce signal. Elle s'était agrippée à lui. Il avait senti un front couvert de sueur contre sa joue fraîchement rasée. Il avait essayé de lire dans ses yeux pâles, brillants de larmes. Le joli visage de Christiane, fripé par le sommeil, s'était alors contracté. Elle avait fermé les yeux. Elle avait reposé sa tête sur l'oreiller.

A Sèvres-Babylone, Alain marcha lentement dans les couloirs de la correspondance. Il y avait encore des types qui couraient. Il se demanda quelle serait l'attitude de Christiane tout à l'heure. Il se dit qu'il allait avoir une explication avec elle. A mesure qu'il pensait à cette soirée, il la redoutait. Il voyait Christiane muette et souriante lorsqu'il la regarderait. Au fond, ils savaient bien tous les deux pourquoi de telles scènes arrivaient. Ni l'un ni l'autre n'osait en parler.

Il hésita entre deux solutions : peindre ou emmener Christiane au cinéma. L'idée de combler le vide de la soirée en faisant l'amour l'écœura. Il se mit à récapituler la liste des films qui passaient dans le quartier : *Sortilège exotique*, *L'Honorable Catherine*, *les Visiteurs du soir*. Il aimait bien aller au cinéma avec Christiane. Elle se tenait à côté de lui. Il sentait sa présence et son parfum. Il lui disait juste quelques mots, de temps en temps. C'était facile d'être ensemble.

Il pensa qu'il allait rentrer, qu'il allait embrasser Christiane, qu'il lui dirait : « Je t'emmène au cinéma. » Il voyait le joli petit visage de Christiane s'éclaircir. Elle lui dirait : « Alors, dépêchons-nous. » Ils n'auraient rien à se dire des scènes de la nuit passée.

A Maubert-Mutualité, il fut projeté avec les autres sur le quai de la station. Au tournant du couloir, il y avait le bébé joufflu de la Blédine. Ce bébé lui faisait toujours penser qu'il n'avait pas d'enfant avec Christiane. C'est comme ça qu'il voyait l'enfant qu'il aurait pu avoir avec elle.

Dans le groupe qui se hâtait vers la sortie, il reconnut Bezambe, le mulâtre colosse qui tenait les Petites Caves Maubert. Bezambe était très admiré des dames du quartier. Il faisait sa cour à Christiane. Alain avait déjà eu une discussion avec elle à ce sujet. Dans le groupe, il reconnut aussi les deux jeunes filles du maroquinier et la locataire du troisième avec son aîné de huit ans qu'elle tenait par la main. Alain la salua d'un sourire en arrivant à sa hauteur et la dame lui dit : « Bonjour, monsieur Le Ray. » L'enfant tendit la main à Alain qu'il rencontrait quelquefois dans l'escalier.

— Bonjour, mon lapin.

Ils montèrent ensemble les marches du métro qui débouchait sur le boulevard Saint-Germain.

— Comment va Mme Le Ray ?

Alain prit une mine qui exprimait le bonheur discret, l'équilibre d'un foyer heureux, malgré la guerre et les privations imposées à tous.

— Très bien, madame, je vous remercie.

— Justement, je n'ai pas eu le plaisir de la rencontrer ce matin. D'habitude, nous faisons la queue ensemble chez Brunet, quand il y a quelque chose, naturellement.

— Naturellement.

— Et Dieu sait que ce n'est pas souvent.

— Hélas !

— Ah ! vivement que tout cela finisse.

— Vous avez bien raison, madame.

La dame se dirigea vers le boulanger.

— Il faut que j'aille chercher mon pain. Si j'y allais trop tard il n'y en aurait plus. Au revoir, monsieur Le Ray. Bonjour à Madame.

— Je ne manquerai pas.

Alain se dirigea vers le carrefour Saint-Jacques. Il traversa la petite rue des Anglais et obliqua une cinquantaine de pas plus loin pour rentrer chez lui. Mme Laforgue, la concierge, réintégraît sa loge. Alain vit son dos rond de vieille femme s'éloigner dans le couloir. Il la laissa ouvrir la porte. Il s'avança sans bruit sur le tapis. Il monta en vitesse les premières marches de l'escalier.

— Monsieur Le Ray.

Il pouvait ne pas avoir entendu.

Il continua à monter. Il ne tenait pas, ce soir, à engager une interminable conversation avec la concierge. Elle avait connu l'oncle de Christiane dans le Périgord. Elle y faisait allusion chaque fois qu'Alain lui parlait.

— Monsieur Le Ray.

La voix s'éteignit et Alain put monter tranquillement les deux derniers étages. Ce n'était certainement pas pour le courrier que la concierge le rappelait. Il était sûr que Christiane l'avait monté à cinq heures en revenant des courses. Alors, aucune importance.

Il arriva à peine essouffé sur le palier du cinquième étage. Chaque fois, il était fier d'être encore en si bon état, à près de quarante ans. Une vie sage : c'était l'explication qu'il formulait naïvement en réponse à son propre étonnement.

Pour avertir Christiane, il frappa les trois coups

espacés habituels. Il attendit quelques secondes et il entendit les talons de Christiane claquer sur le parquet du vestibule. Il saisit le bouton de cuivre et s'apprêta à pousser légèrement lorsque Christiane ouvrirait. La porte resta close. Alain pensa que sa femme terminait quelque chose qui ne pouvait attendre. Il resta un moment silencieux. Il recommença à frapper. Il n'entendait plus aucun bruit à l'intérieur. Il chercha sa clef et poussa la porte. Christiane n'était pas là. Il appela cependant, à cause de ce bruit de talons qu'il avait entendu.

— Christiane.

Il frappa à la porte des cabinets.

— Cri-Cri.

Il revint sur ses pas, traversa le vestibule. Il pénétra dans leur petit living-room.

A sa droite, en entrant, il vit une chose inhabituelle : une tache blanche sur le poste de radio, une lettre.

L'enveloppe n'était pas fermée. Elle portait : Alain, de la grande écriture aisée de Christiane. La lettre commençait aussi par : Alain, et puis suivait ce qu'il attendait depuis des mois, depuis des années :

« Je n'en peux plus. Je pars. Je t'écrirai, je t'expliquerai. Sois fort et pardonne-moi. C'est mieux pour nous deux.

« Adieu, Alain, je t'embrasse.

« CHRISTIANE. »

Il s'assit sur le divan et resta un moment la tête vide. La lettre pendait entre ses doigts. Une courbature subite meurtrissait ses épaules et ses reins. Il n'arrivait pas à penser. Il restait bloqué dans l'épaisseur de sa conscience, sans souffrance, dans

une torpeur générale. Il s'aperçut que les bouts de ses doigts étaient morts. Il les secoua. La lettre tomba. Alain la regarda s'affaisser mollement sur le tapis.

Il étendit la main vers la gauche et tourna le bouton du poste. Une petite lumière éclaira le cadran des ondes. Le courant gronda. L'air d'une marche militaire jaillit tout près de lui. Il la laissa se déchaîner. Il était bien.

On frappa à la porte. Alain entendit les coups redoubler avec insistance. Il ne bougea pas. Des pas s'éloignèrent sur le palier. La musique cessa. Une voix tonitruante se mit à parler allemand. Alain coupa le courant. Le silence se referma sur lui.

Il eut tout à coup une sensation de faim et il se leva. Le réveil battait encore sur la petite table de chevet : sept heures. Il sortit, tira la porte derrière lui et, au moment où elle se ferma, il eut l'impression qu'il ne rentrerait plus jamais dans ces pièces qu'il appelait jadis : chez nous. Arrivé au troisième, il entendit une porte s'ouvrir aux étages supérieurs. Personne ne descendit derrière lui. Il passa sans se presser devant la loge de la concierge et se dirigea vers l'Olympia-restaurant, rue des Ecoles.

— Madame ne viendra pas ?

Il lui sembla naturel de répondre : « Non, elle ne viendra pas. »

— Elle n'est pas malade ?

Alain secoua la tête. La petite serveuse s'éloigna. Elle revint lui apporter des pâtes et des petits pois. Elle lui touchait les mains en le servant, et le contact de ses mains graissées et potelées ne lui déplaisait pas. Chaque fois qu'elle s'en allait vers la cuisine en criant quelque chose, elle faisait aller sa croupe dans sa jupe noire. Les clients regar-

daient cette croupe aller et venir. Alain aussi. Il se sentit grossir.

Après sa pêche avec supplément, il sortit trois billets de dix francs de son portefeuille. Mariette le dévisagea en venant lui rapporter quatre francs. Elle avait des yeux noirs et des cils englués de rimmel. Son visage était régulier avec une peau que l'acné rendait grumeleuse. Sa bouche était épaisse et bien faite. Alain pensa à un geste de maître sur une femelle soumise. Il retira une pièce de un franc et lui laissa le reste. Elle lui sourit avec une expression de défaite béate. Il la méprisa. Une bouffée de rage bienfaisante l'échauffa tout entier à l'intérieur, puis il retomba à plat. Il sortit la quatrième cigarette de la journée, la dernière suivant la ration. Mariette était sur le seuil du café lorsqu'il sortit. Elle s'effaça et l'interpella joyeusement quand il fut sur le trottoir.

— Vous allez au cinéma ?

— Non.

Il s'éloigna avec l'estomac vide. La cigarette grésillait doucement devant ses lèvres. Il aspirait à peine pour la faire durer. Il redoutait le moment où il n'aurait plus ce feu léger dans la bouche. Impossible d'en prendre sur la ration de demain. Un couple de tout jeunes gens passa près de lui. L'homme était petit et falot mais la jeune fille avait un visage frais avec des yeux clairs, pleins d'audace. C'était la jeunesse même. Il pensa qu'il ne pourrait plus jamais être le compagnon d'un être aussi jeune. Elle pouvait avoir dix-huit ans, *la vie en fleurs pour une femme*. Toute la beauté du monde était sur ses lèvres, dans la cambrure de son corps, dans le mouvement de ses jambes nues. Mais lui, il avait vingt ans de plus que la jeunesse du monde. Presque une génération ! L'angoisse serrait sa gorge. Il se sentait vaciller tandis

que tous ces êtres jeunes continuaient à remonter et descendre le boulevard en causant. Mais il ne leur en voulait pas. Au contraire, il leur était reconnaissant de leur présence dense qui l'entraînait dans un sillage vivant. Il avait besoin de cette foule. Déjà il sentait que l'angoisse passait comme une crise de douleur. Il respirait mieux. Il regardait défiler les corsages des femmes dans le soir de juin. C'était un beau soir de juin et il était libre. Christiane ne rentrerait pas ce soir, ni jamais. Il n'éprouva aucune peine ; mais de nouveau, il fut pris d'une sorte de vertige et eut une nausée. Ses jambes tremblaient et fléchissaient à tel point qu'il crut que cela pouvait se voir. Cette pensée lui fit accélérer sa marche dans l'espoir de la rendre plus ferme, mais tout se mit à tanguer comme sur un bateau et il eut envie de vomir.

Il s'adossa à un platane du boulevard et fit semblant d'attendre quelqu'un avec indifférence. Il attendit patiemment que son écœurement passât. Il ferma les yeux et se mit à faire de larges inspirations. Il se dit que l'essentiel, dans ces cas-là, c'était de chasser la conscience.

Il se remit à marcher avec un restant de malaise. Devant le cinéma Saint-Michel, il y avait une queue de cinquante personnes. Alain vit l'heure à l'horloge du pont : huit heures moins cinq. Il regarda le titre du film : *Les Visiteurs du Soir*. Les critiques en avaient fait le plus grand éloge. C'était un film sur la poésie de l'amour éternel.

Il traversa la place Saint-Michel vers le quai des Grands-Augustins.

— Pourvu que Robert soit là !

Il passa devant le restaurant Rouzier. Des dîneurs de la catégorie A profitaient de la belle saison et mangeaient par petites tables à la terrasse.

RECHERCHES SUR LA

ANATOMIE DE LA

PLANTULE

DE LA

PLANTULE

DE LA

PLANTULE

DE LA

PLANTULE

DE LA



NOUVEAUX ROMANCIERS

publiés en

1945

MAX ALDEBERT

Aditi

ALEXANDRE ASTRUC

Les Vacances

PAUL BODIN

Anne-Marie

LUCIEN CHAUVET

Noroît

JEAN CHAVILLON

La petite École rurale

NOËL DEVAULX

L'Auberge Parpillon
(Postface de Jean Paulhan)

JEAN-MARIE DUNOYER

La Bicyclette

ARTHUR FRASNE

Rhapsodie

JEAN JAUSION

Un Homme marche
dans la Ville

JEAN LAMBERT

L'Art de la Fugue

CLAUDE LE COGUEIC

Pascal Vituret

DENIS MARION •

Si peu que rien

LOYS MASSON

L'Étoile et la Clef
Le Requis civil

MOULLOUDJI

Enrico
(Prix de la Plectide 1944)
En Souvenir de Barbarie

CHARLES-LOUIS PARON

Zdravko le Cheval
... et puis s'en vont

JACQUELINE RANCEY

3^{me} Classe

RENÉ ROGER

Le Diapason de l'Orage

JEAN TOURY

Sur Rue

PIERRE WILLEMS

Blessures

GUILLAUME WODLI

Ceux de la Bonne Auberge